

Quelques souvenirs¹

A la fin de 1914, nous nous réunissions un soir de chaque semaine, quatre pelés et trois tondus, quai Jemmapes, dans la boutique de la *Vie ouvrière*. Nous étions de ces gens, singuliers dans toutes les nations, qui avaient continué après la déclaration de guerre de croire juste et vrai ce qu'ils croyaient juste et vrai la veille. Contre le nouveau socialisme, le nouveau syndicalisme et le nouvel anarchisme d'union sacrée, nous persistions à penser que cette guerre des Etats était une guerre impérialiste où le prolétariat international était le premier vaincu, qu'elle n'apporterait que des ruines, de la misère et de la honte à la classe ouvrière de tous les pays et à toute l'humanité. Avions-nous tort ?

C'est autour de Pierre Monatte,² que nous nous étions retrouvés tous. La lettre par laquelle Monatte avait démissionné du comité confédéral de la C.G.T. avait marqué le réveil du mouvement ouvrier français. Il y a là une grande page de l'histoire sociale, aujourd'hui inconnue, oubliée ou défigurée, et qu'il faudra bien écrire un jour. Monatte n'a pas seulement sauvé l'honneur du prolétariat révolutionnaire, il a fait plus que personne en France pour rouvrir à la classe ouvrière le chemin de sa vérité et de sa libération.

Nous n'étions pas nombreux autour de lui, dans les premières semaines de la guerre : Rosmer, Merrheim, Hasfeld, Tourette, dévoué et fidèle

1. Publié pour la première fois dans le numéro « Léon Trotsky » de la revue *Les Humbles*, n° 5-6, mai-juin 1934. Marcel Martinet (1887-1944), écrivain et poète, avait été membre du noyau internationaliste de *La Vie ouvrière* à partir de 1914, puis directeur littéraire de *L'Humanité* en 1918-1919. Très gravement malade, il ne militait plus, mais était resté fidèle à la révolution d'Octobre et à Trotsky.

2. Pierre Monatte (1881-1960), ancien anarchiste, rallié au syndicalisme, avait fondé *La Vie ouvrière* en 1909. Sa démission du C.C.N. de la C.G.T. en 1914 avait posé les bases du regroupement des internationalistes.

jusqu'à la fin, Brisson³, secrétaire du syndicat de la chaussure, une des plus belles figures que j'ai connues dans le mouvement, un militant de la lignée de Varlin⁴ et qui s'est tué à la tâche; quelques autres. On s'amenait après le dîner dans la vieille boutique, on grimpait par l'escalier pisseux de la salle du premier, on s'installait comme on pouvait sur les bancs de bois ou sur les piles de journaux qui tenaient lieu de sièges. Raymond Lefebvre s'est assis là, lui aussi, et Henri Guilbeaux⁵.

Ainsi, chaque jeudi, plus solitaires, dans une France qui semblait tout entière trompée et délirante, que les premiers chrétiens dans les catacombes romaines, nous complotions. C'est-à-dire que nous échangeions et discussions, sur la guerre, sur l'état de l'opinion dans le pays et dans l'Internationale, les quelques informations qui pouvaient paraître authentiques, les quelques renseignements que laissait filtrer l'usine à mensonges officielle. Nous nous partagions ainsi plus d'amertumes que de raisons d'espérer, mais nous ne désespérions cependant pas de la classe ouvrière.

Bientôt se joignirent à nous régulièrement quatre Russes. Comme le personnel des congrès socialistes internationaux ne nous était pas très familier, peu d'entre nous connaissaient ces quatre camarades, même de nom. Celui sans doute qui nous était le moins inconnu, c'était le plus âgé, un homme aux traits creusés, à la barbe déjà grisonnante, au beau regard profond, à la voix rauque, et qui marchait en traînant la jambe en souvenir des fers qu'il avait longtemps portés en Sibérie: Martov⁶. Mais nous savions que tous quatre étaient des internationalistes irréductibles et collaboraient, sans distinction de tendances, au petit journal que faisaient paraître à Paris, au prix de privations et de dévouement illimités, les émigrés russes fidèles à l'internationalisme ouvrier. Ce quotidien qui s'appelait *Golos* (La Voix) n'était pas, bien entendu, sans irriter et inquiéter vivement les renégats du socialisme et la censure franco-russe lui consacrait ses soins les plus vigilants. Il faut croire pourtant que la foi, le

3. Sur Alfred Rosmer, cf. n. 1 p. 14. Le chaudronnier Alphonse *Merrheim* (1871-1923) était secrétaire de la fédération des métaux depuis 1905. Marcel *Hasfeld* (né en 1899), était le libraire de *La Vie ouvrière*. Guy *Tourette* (mort en 1924) était son trésorier. Gaston Eugène *Brisson* (1887-1918) avait été secrétaire intérimaire des Cuirs et Peaux en 1914 et membre du *noyau* dès la première heure.

4. Eugène *Varlin* (1839-1871), ouvrier relieur, socialiste, porte-drapeau de la 1^{re} Internationale en France, membre de son bureau parisien, élu de la Commune, fut lynché et exécuté le 28 mai 1871.

5. Raymond *Lefebvre* (1891-1920), avocat, était de la génération des hommes venus au communisme par la révolte contre la guerre. Il avait adhéré au P.S. pour le ramener à l'internationalisme. Henri *Guilbeaux* (1885-1938), enseignant, avait été l'un des premiers à prendre des positions internationalistes avant d'émigrer en Suisse. Marcel *Martinet* ignorait sans doute encore que Guilbeaux avait travaillé pour le 2^e Bureau français.

6. Iouli O. *Tsederbaum*, dit *Martov* (1873-1923) avait été avec Lénine l'un des fondateurs de l'*Iskra*, puis l'un des chefs de file des mencheviks; en 1914, il s'était rangé du côté internationaliste.

courage et l'intelligence peuvent beaucoup, même aux pires époques et dans l'extrême dénuement: *Golos* paraissait, était lu passionnément dans la colonie russe et, quand enfin il fut suspendu, n'en continua pas moins à paraître, avec la même rédaction et le même programme sous le titre de *Naché Slovo* (Notre Parole).

Quelle que fût alors notre impuissance, on imaginera facilement quel réconfort ces réunions apportaient à chacun de nous, dans l'accablement d'un temps où toute vie était entourée du souffle de la mort, où l'on ne respirait partout que la plus abjecte sottise, le mensonge monnayé et la trahison. La seule présence des Russes multipliait ce réconfort, mais tous les quatre parlaient français et ils ne nous aidaient pas seulement par leur présence: nous avions beaucoup à apprendre de ces hommes qui possédaient une connaissance large et complète du mouvement international, une expérience longue et chèrement payée autant qu'une riche science théorique de la révolution.

Mais devant l'un d'eux surtout nous avons su tout de suite que nous étions en présence d'une grandeur intellectuelle et humaine exceptionnelle.

C'était un homme d'assez haute taille, svelte, très droit et un peu raide, dont les traits accusaient une intelligence et une énergie magnétiques. En même temps, un air de grande jeunesse qui venait peut-être pour une part de ce rayonnement d'intelligence et d'énergie. Le front, élevé et fier, était encore élargi par la chevelure drue et bouclée rejetée en arrière. Tout le visage, grave, attentif et calme au repos, prenait dans la discussion une animation extraordinaire. Les yeux étincelaient alors, derrière les lorgnons, avec un éclat que je n'ai vu qu'à eux. Et la bouche aux lèvres fines, ardentes, railleuses, méphistophéliques par instants entre la moustache et la barbièche, achevait l'impression de passion entraînant et de force à laquelle personne ne pouvait rester insensible.

Ces images, je les ai retrouvées plus tard. Dans nos réunions du quai Jemmapes, nous ne songions pas à nous demander comment nous étions fabriqués les uns et les autres, mais à suivre la pensée de ceux qui parlaient. Et quand celui-là parlait, il y avait dans ses paroles, dans ses raisonnements et ses déductions, une telle puissance spirituelle, une information si ample et si complète, une vigueur dialectique si souveraine, une conviction révolutionnaire si totale, si impérieuse et si sereine que ses propos nous apparaissaient comme une sorte de bataille victorieuse livrée devant nous, de libération et de fête. Je dirais qu'ils étaient pour nous un éblouissement tant ils avaient de prestige, mais le mot serait impropre et offensant: l'homme qui parlait ne pensait pas à éblouir et ne voulait pas éblouir; ce qu'il voulait, avec une simplicité magnifique, c'était seulement nous communiquer ce qu'il savait, contribuer à éclairer pour les camarades ce qui était obscur, raisonner avec exactitude et justesse. Mais dès la première fois où je l'eus entendu, au sortir de nos réunions où je retrouvais des compagnons dont plusieurs avaient des dons éminents et une haute valeur,

on se souvient chez moi que je dis en rentrant :

— Il y avait ce soir là-haut quelqu'un qui est un homme de génie. Un Russe. Il se nomme Léon Trotsky.

Nos rencontres suivantes, et elles durèrent jusqu'au moment où Trotsky fut expulsé de France par un gouvernement d'union sacrée auquel était enchaîné Jules Guesde⁷, toutes nos rencontres continuèrent et accentuèrent cette opinion. Aussi n'avais-je pas besoin de sorcellerie, après la révolution de février, pour écrire dans *L'Ecole de la Fédération*, le vaillant hebdomadaire par lequel la Fédération de l'Enseignement avait remplacé *L'Ecole Emancipée* suspendue, que le kerenskysme⁸ ne se prolongerait pas toujours, qu'avant peu on entendrait parler d'un certain Léon Trotsky en même temps que d'un certain Lénine, et qu'alors les choses changeraient légèrement. Nous étions devenus un peu moins ignorants de la réalité internationale que ne l'étaient restés les gouvernements et leurs mouchards. C'est ainsi qu'un policier amateur, curieux maniaque qui exerçait son vice sous le pseudonyme de Jean Maxe, dénonça cette modeste prédiction comme une prophétie révélatrice et comme la preuve du complot ourdi sur le monde par les révolutionnaires de tous les pays. En fait de prophétie et de complot, je n'avais eu qu'à me souvenir de la personnalité magistrale de Trotsky, d'une supériorité évidente pour quiconque l'avait approché.

Evidente pour tous, éclatante, cette supériorité n'était pas agréable à tous. A nos premières réunions de la *Vie ouvrière* assistait un personnage qui, sous le nom de Roudine, avait été l'un des bons collaborateurs de la revue ainsi que de la *Bataille syndicaliste* et qui vient de rendre au dieu du comité des Forges et autres lieux, sous son nom véritable de Max Hochschiller, une âme qui n'avait pas embelli depuis vingt ans. Pourquoi fréquentait-il notre groupe de réprochés ? Déjà mêlé à de sales combines, il ne semble cependant pas être venu en espion ; il n'était pas incapable d'attachements personnels et sans doute le Roudine, qui avait pu avoir du désintéressement et du courage, tentait-il encore de lutter et de se survivre avant de sacrifier à Hochschiller tout ce qu'il avait eu de généreux et de propre en son âme double. Quoi qu'il en soit, il continua les premiers temps à venir quai Jemmapes, où je le revis, étrangement attiré, obsédé et repoussé par Trotsky, discutant avec obstination, avec âpreté, et se taisant soudain. Il savait beaucoup de choses et d'autre part, russe d'origine, il pouvait discuter avec nos camarades dans leur langue et suivre toutes les nuances de leur pensée. Seulement Trotsky savait encore beaucoup plus

7. Jules Bazile, dit *Guesde* (1845-1922), ancien combattant et émigré de la Commune, avait introduit le marxisme en France et dirigé le P.O.F. Il s'était rallié à l'Union sacrée en 1914 et était devenu ministre.

8. Allusion à la situation de la Russie entre les deux révolutions de février et d'octobre, sous le gouvernement provisoire d'Aleksandr F. Kerensky, qui fut renversé par les bolcheviks en octobre 1917.

de choses que Roudine et il les savait mieux ; et puis il n'y avait pas en lui un atome de trahison et sans doute flairait-il l'ombre suspecte qui s'étendait déjà sur son contradicteur. Ce dernier sentait-il autour de lui ce soupçon obscur ? Il était mal à l'aise et en souffrait. Il souffrait d'autant plus que dans la discussion il était régulièrement battu, et battu par les faits et par la suite rigoureuse de la pensée, non par des mots. Je ne veux rien exagérer et Roudine avait, pour tourner le dos à son passé, bien d'autres motifs que ceux qu'irritait en lui sa vanité blessée. Mais, qui sait ? Je me souviens de sa physionomie crispée et rageuse devant une supériorité qu'il devait s'avouer et qui l'exaspérait. Il fut par la suite un des plus perfides et des plus dangereux ennemis de l'U.R.S.S. dans la grande période de celle-ci : sans doute n'était-il pas mû seulement par l'intérêt, sans doute aussi se vengeait-il sourdement et des fantômes de son passé et de ce géant qui lui avait fait cruellement sentir sa médiocrité.

Il est vrai que Trotsky était un homme qui facilement blessait ; sans le vouloir, j'en suis certain. Mais aussi sans le savoir et avec une sorte d'innocence, ce qui est dangereux dans la jungle humaine. Et cela explique sans doute pour une part la suite de son destin.

Il blessait un peu par gaminerie : d'un autre, ce n'eût été qu'un jeu : de lui, à moins que la victime ne prît la chose aussi gaiement et innocemment que lui, et ainsi ne s'égalât à lui, ce pouvait être une offense — parce que devant lui on n'oubliait pas sa supériorité. Il pouvait aussi blesser par distraction : se souvenant des blessures, celles-là volontaires et d'une ironie féroce, dont le polémiste déchirait ceux qui lui semblaient nuire à la cause qu'il servait, la victime d'un propos légèrement lancé s'estimait abaissée et outragée. Ici encore, c'est peut-être parce qu'étant sans méchanceté et sans petitesse, ce grand imaginaire de la politique n'imaginait pas exactement la petitesse des hommes, qui calculent si avarement leurs droits et les hommages qu'ils croient mériter, parce qu'il ne songe pas à calculer ce qu'ils attendent et ce qu'ils redoutent de lui, c'est peut-être par là, au fond, qu'il a soulevé contre lui de si aigres rancunes et qui ont trouvé dans les événements de si crapuleuses occasions de s'assouvir.

Tout cela, qui est à l'honneur du caractère de Trotsky mais qui lui aura fait commettre d'injustes et inutiles erreurs, provient pour beaucoup, je le crois, de ce que, si magistral découvreur, intuitif et savant, de l'univers des idées, il n'est pas toujours aussi attentif ni d'un aussi sûr instinct devant le monde des hommes : il évite ainsi leurs mesquineries, mais celles-ci se vengent ; et lui-même ici s'égare parfois. Mais cette vue ainsi exprimée, je m'aperçois qu'elle est sommaire : c'est par rapport à sa maîtrise dans le domaine des idées que Trotsky est peut-être moins à l'aise dans ses relations avec les hommes ; mais, comparé avec les autres hommes et les hommes politiques en particulier, on pourrait souhaiter qu'ils aient tous autant d'humanité que lui, j'en citerai tout à l'heure un exemple entre beaucoup.

Mais voici une petite histoire, une histoire en deux chapitres qui peut illustrer tout ce que je viens de dire.

De nos quatre Russes, trois s'amenaient habituellement ensemble: Martov, Trotsky et Volsky, lequel se nommait Lapinsky⁹. Comme dans les trois Mousquetaires, le quatrième venait généralement à part. Ce quatrième, nous le nommions Dridzo, et il était le Losovsky de l'Internationale syndicale¹⁰. Il était alors un menchevik, bon internationaliste, mais socialement très modéré, collaborateur de *Novaia Jizn* de Gorky¹¹. Ce n'était pas un homme de premier plan et il ne l'est pas devenu. Il nous a cependant donné, à quelques camarades de ce temps-là, qui l'avions bien connu, une grande leçon sur ce que la puissance de la révolution peut faire d'un homme et sur les limites de ce que finalement elle peut faire. En 1922, il revint secrètement en France et nous eûmes avec lui un assez long entretien. Quand il nous eut quittés, l'un de nous exprima notre opinion commune: nous le trouvions grand de cent coudees, tant sa pensée était devenue plus riche, plus profonde, plus ferme. C'est que la révolution russe était grande à ce moment et pouvait grandir à sa taille les hommes qui la servaient. Depuis... Depuis Losovsky est redevenu le Dridzo que nous avions connu, il a repris sa taille originelle de Dridzo. Mais je reviens à mon histoire.

C'était le temps où le métro et les transports de surface s'arrêtaient au soir tombant. En sortant de nos réunions du quai Jemmapes, nous devions donc rentrer à pattes, chacun de notre côté. Un soir, mettant le nez dehors au moment de nous séparer, nous nous apercevons qu'il pleut et notre Dridzo de grogner, comme n'importe qui de nous aurait pu le faire: «Diable! et moi qui n'ai pas de parapluie!». La remarque n'était ni très sensationnelle ni répréhensible et il y a apparence que ce n'était pas un blâme ni une demande de contrôle que Trotsky entendait formuler, mais une gaminerie humoristique et vénielle, quand il répartit, avec une solennité qui ne voulait être que bouffonne: «Camarade Dridzo, quand on a peur de sortir sous la pluie sans son parapluie, on ne fait pas la révolution!»

N'empêche que je pus me convaincre que Trotsky aurait mieux fait de garder ses facéties pour lui. Par hasard, je regardais Dridzo à ce moment. Il ne répondit rien, mais je vis son visage, qui était d'ordinaire sans beaucoup d'expression, se durcir et prendre un aspect presque haineux, d'une façon

9. Pawel Lewinson, dit Stanislaw *Lapinsky* ou *Volsky* (1879-1938) était un social-démocrate polonais.

10. Salomon Dridzo, alias *Lozovsky* (1878-1952), émigré pendant la guerre à Paris, devait être plus tard le principal dirigeant de l'Internationale syndicale rouge où il appliqua le «ligne» stalinienne.

11. Aleksei M. Pechkov, dit Maksim *Gorky* (1868-1936), le grand écrivain, dirigeait le journal *Novaia Jizn* (La Vie nouvelle) et défendait une ligne «menchevique de gauche».

assez frappante pour m'avoir fait garder le souvenir d'un incident qui n'avait évidemment pas une importance historique et dont je suis certain que Trotsky n'y avait prêté aucune attention.

Mais, quelques mois plus tard, nous nous trouvions cinq ou six, dont Dridzo, dans le petit bureau de Merrheim. Trotsky était alors en Amérique. C'était le moment où Lénine, avec quelques autres révolutionnaires russes, venait de regagner la Russie à travers l'Allemagne dans le fameux wagon plombé. On se souvient que ce trajet avait été rendu nécessaire par l'opposition de l'Entente à rendre possible le retour des révolutionnaires russes par d'autres voies et que Lénine avait à faire justifier le voyage par un protocole qui en fixait les modalités et qui fut signé par des camarades de divers pays. Notre ami Loriot¹² était l'un des signataires: et il avait provoqué la réunion chez Merrheim pour parler de l'événement et de la situation qui en résulterait.

A un moment, comme la conversation devenait plus générale, j'entendis Dridzo s'écrier tout à coup: «Et Trotsky de son côté, qui pense qu'on peut faire en Russie une révolution socialiste!». Je sursautai, non seulement parce que j'étais un peu surpris d'entendre, en ce lieu et en ces circonstances, une déclaration empreinte d'une orthodoxie menchevique aussi paresseusement opportuniste, mais parce que le ton grinçant dont elle avait été formulée était assez étrange. Je regardai Dridzo et je fus tellement saisi de retrouver sur son visage la même expression rancunière que j'y avais observée le soir de l'innocente taquinerie de Trotsky, que je ne pus m'empêcher de penser: «Tiens! Le parapluie!». Je m'amusai d'ailleurs du rapprochement en me gardant de le dramatiser: après tout, nous ne sommes que des hommes! Mais quand je vois le même Dridzo anathématiser aujourd'hui le même Trotsky au nom de l'orthodoxie, de l'orthodoxie bolchevique, il m'arrive de penser que la vie est une farce assez grimaçante.

Voici pourtant un souvenir d'une autre sorte, indirect celui-ci et plus récent de quelques années. C'est celui d'une nouvelle signée Léon Trotsky et que je publiai dans la page littéraire de *l'Humanité* en janvier 1922. Trotsky avait écrit *La Famille Declerc* à Sèvres, dans les premiers temps de son séjour en France et ce très simple récit avait été retrouvé, en fouillant de vieux papiers, dans un journal russe où il avait été publié alors. C'était l'histoire d'une famille que Trotsky avait connue et ce n'était plus seulement une curiosité littéraire, mais un document sur l'époque et aussi sur l'«humanité» de Trotsky et sur la façon dont ce

12. Fernand *Loriot* (1870-1932), socialiste et syndicaliste, était devenu minoritaire en 1915 et avait pris des contacts avec Lénine en Suisse.

13. Marcel *Cachin* (1869-1958), professeur, dirigeant et parlementaire guesdiste, rallié à l'union sacrée, était devenu plus tard dirigeant du «centre», avait rejoint le P.C. dont il était l'un des dirigeants.

politique, dont je disais tout à l'heure qu'il était peut-être moins à l'aise dans ses relations avec les hommes que dans le monde des idées, était pourtant capable de sentir et d'exprimer la douleur des hommes et des femmes du prolétariat broyés dans la guerre impérialiste. Mieux que beaucoup de ses grandes œuvres, ces quelques pages aident à pénétrer dans le cœur de l'homme qui est aujourd'hui proscrit du monde entier.